

L'année du réel
Portraits de quelques-uns
de mes meilleurs amis

Du même auteur

Innocente

Éditions de l'Olivier, 2000

Le Seuil, « Points » n° 1196

*Comment mon mari et moi
avons failli sauver notre mariage*

Éditions de l'Olivier, 2001

DOMINIQUE SOUTON

L'année du réel

Portraits de quelques-uns
de mes meilleurs amis

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2. 87929. 948. 8

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2004.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Se défaire d'un ordre de représentation que symbolise le mythe de la caverne

La libraire qui m'accueille a commencé sa carrière professionnelle dans une chambre de commerce. Elle était sur le point de partir pour rejoindre la FAO aux Nations unies et travailler sur le dossier rwandais mais, faute de budget, le contrat n'avait pas été signé. Elle avait accepté un boulot dans une télévision régionale dont les locaux étaient situés à Annecy. Elle faisait tous les jours l'aller-retour en voiture, la fatigue s'accumulait. Un soir, alors qu'elle devait rejoindre sa famille et des amis au restaurant, elle s'était écroulée sur son lit.

À son réveil elle avait un œdème facial.

À l'hôpital, le diagnostic est celui d'une leucémie foudroyante. Le service dans lequel elle a été admise lui propose au choix : une transfusion sanguine, une chimiothérapie, ou alors une greffe de moelle osseuse.

Voire les trois à la fois.

Elle refuse de signer le protocole, accepte de ratifier

une décharge, et sort de l'hôpital, sans avoir procédé ni à la transfusion sanguine (trop sanglante ?), ni à la chimiothérapie (trop chimique ?), encore moins à la greffe de moelle osseuse (nauséuse).

Et voilà !

Elle a simplement changé de rythme, arrêté la télé à Annecy, et pris ce poste à la librairie pour s'épargner les voyages.

Cela faisait aujourd'hui plus de quinze ans.

Plusieurs encarts concernant la signature sont parus dans la presse locale et régionale, le haut-parleur diffuse une annonce à intervalles réguliers à tous les étages de la librairie. On est samedi après-midi, il y a un monde fou, mais personne à mon petit bureau. La libraire, gênée, s'en excuse, me cite les noms de Daniel Picouly et Thierry Roland comme les seuls auteurs qu'elle vend, et me donne ce conseil : « Il faut privilégier l'extrême et le sensationnel. »

Je pourrais, par exemple, m'enfermer dans une grotte avec le minimum vital, et revenir de cette expérience avec un livre qui, cette fois, aurait des chances de succès. Ce n'était de fait ni Daniel Picouly ni Thierry Roland qui se vendaient ce jour-là, mais plutôt l'auto-biographie de Loana, *Elle m'appelait... Miette*, qui venait d'arriver en librairie le matin même (cela confirmait la thèse de la libraire : la vie de Loana n'était-elle pas com-

parable à la sortie d'une grotte sombre et dénuée de tout ce qui n'était pas le minimum vital?)

Il est six heures, j'ai un train à prendre (au moment où je me lève, un homme d'une cinquantaine d'années se présente et me donne une carte postale du village où habitent mes parents dans la Drôme, en me demandant ceci : « Vous ne vous souvenez pas de moi? »). Je traverse ma ville natale, c'est le printemps, les cimes des montagnes font un cirque blanc, le ciel est bleu et rose, la vitrine d'une pâtisserie propose différentes confiseries à base de noix, spécialité de la ville. La gare et ses environs sont refaits à neuf à cause de l'aménagement du tramway.

Dans le train je pense à la librairie et à sa suggestion.

Peut-être la fatigue, ou cette légère décompensation qui accompagne tout déplacement, je trouve à présent l'idée intéressante.

Et ce, à deux titres.

D'abord à cause de l'aspect performance de l'expérience ; l'écriture aussi est performative : le livre transforme celui qui l'écrit. Ensuite, cela faisait quelque temps que je réfléchissais en vain au concept de réel. (Avec le 11 septembre 2001, au-delà d'un cauchemar et d'une vision de l'enfer, la presse avait constaté l'irruption de la réalité ; la réalité rattrapait, ou dépassait, la

fiction ; sorte de retour de bâton du réel pour les Américains qui vivaient dans une réalité hollywoodienne ou dans la fiction. J'avais ces jours-là commencé à entourer systématiquement toutes les occurrences du mot que je trouvais dans la presse ; exemples : les critiques d'art se félicitaient du travail d'un artiste quand il manifestait son engagement immédiat pour un « art trempé dans le *réel* » ; d'un film qui se présentait comme un « enregistrement sans effet du *réel* », et où pouvaient s'inviter « les accidents du *réel* ». J'avais cru jusque-là que la réalité était une chose perçue, et même construite ; hélas ! c'était confondre réalité et fiction, basculer du côté de Hollywood, participer à la société du spectacle et y adhérer. Je l'avais lu quelque part : il était urgent de faire acte de soumission aux forces du réel.)

M'enfermer dans une grotte, ainsi que le proposait la libraire, n'était-ce pas l'occasion de revenir à la source, et de tenter, aujourd'hui, l'expérience platonicienne, la chance de revivre un ordre de la représentation tel que le mythe de la caverne le symbolisait – même si c'était pour en faire le deuil définitif ? (Pour rappel : l'homme enchaîné, incapable de se tourner vers la lumière, prend les ombres qu'elle projette devant lui sur le mur pour le réel.)

Dans la nuit, de nombreux obstacles m'apparaissent. Comment aller chercher mes deux enfants à la sortie de

l'école à 16 h 30 ? Considérant la difficulté de l'entreprise, je décide alors de m'autoriser l'expérience en déambulatoire. Je me condamnerai à rester enfermée dans un carton, avec de la nourriture lyophilisée (à acheter au Vieux Campeur, rue des Écoles), et quelques produits d'hygiène indispensables (lingettes...) dont la liste reste à dresser, et ce, pendant un trimestre, un semestre, voire l'année scolaire (je travaille déjà à domicile, rien ne s'oppose à ce que je transporte mon ordinateur dans un carton).

L'expérience restera intègre.

Carton ou caverne, l'esprit de la performance est le même. J'y resterai de 8 h 30 (ou 8 h 40) à 11 h 30 (ou 11 h 40) et de 13 h 20 (ou 13 h 30) à 16 h 30 (ou 16 h 40) tous les jours, sauf le mercredi et le week-end. Seule entorse à l'expérience première, j'admettrai un portable (à cause des enfants, je dois pouvoir être jointe à tout moment). J'espère que les conditions seront alors réunies pour réfléchir à de nouveaux modes d'appropriation du réel (ne dit-on pas que l'éveil de l'homme à la conscience de soi et du monde a eu lieu dans les grottes de Lascaux et d'Altamira ?).

Sacrée Véronique

Des poissons archaïques

À la crémaillère de Véronique, je revois Raphaëlle, ou plutôt Annie, ainsi qu'elle nous demande de l'appeler désormais. Raphaëlle et Véronique avaient autrefois fait partie de la même troupe et participé à une même mise en scène de *Richard III*. Véronique avait dû quitter le spectacle et la troupe, au bout de quelques jours de représentation. À cause d'une mauvaise plaie à un genou, envahie de staphylocoques dorés, contractés à force de se traîner sur le plancher.

Annie, ainsi que Raphaëlle me rappelle de l'appeler, Annie et moi, donc, bavardons un instant. Je regarde son front autrefois épilé pour le faire paraître plus grand, et où les cheveux avaient repoussé, faisant paraître le front plus petit, effectivement. Raphaëlle me l'apprend : elle aussi avait dû quitter la troupe.

« J'avais perdu ma voix ! »

Complètement aphone pendant plusieurs semaines, et même plusieurs mois, elle avait consulté un guérisseur. Celui-ci lui avait proposé de se rendre à la Bastille, vêtue en mendicante, une hotte sur le dos, remplie d'un raisin qu'elle devrait fouler à terre pendant que des personnes de sa connaissance lui jetaient des pièces.

« Et alors ? »

Et alors, non seulement Raphaëlle avait retrouvé sa voix, mais elle avait même renoncé au théâtre pour... le chant lyrique, après avoir repris son prénom originel : Annie.

À la fin de la soirée, Véronique et moi nous embrassons avant de nous séparer, je vois sous sa robe, contre sa poitrine, attaché à un fil de coton passé autour de son cou, un petit sachet plastique rempli d'un gel blanc et pailleté. Véronique m'explique que c'est là l'ordonnance d'un guérisseur qu'elle a récemment consulté (le même que celui qui avait redonné à Raphaëlle son prénom d'Annie). Le patch, porté à même la peau, me dit Véronique, vise à provoquer un orgasme cellulaire : déplacement accéléré des cellules qui, par frottement ou friction, serait à l'origine d'une sensation de chaleur rayonnante dans tout le corps ainsi que d'un immense sentiment de bien-être. Je pointe le mur du doigt :

« C'est de François ? »

Tous les fiancés de Véronique s'appelaient François.

Véronique fait signe que oui : « Un cadeau de rupture. » Au mur, une toile : univers aquatique peuplé de poissons archaïques à grosses écailles rouges en relief, que j'aurais spontanément qualifiés d'effrayants, et qui, me dit Véro, symbolisent l'inconscient. Je franchis la porte et me retourne une dernière fois sur les poissons rouges, avec deux questions : pourquoi l'inconscient devait-il être archaïque ? et pourquoi ce qui était archaïque devait-il être effrayant ?

Une maîtresse machiavélique

Au cours de la soirée, Véronique m'avait appris qu'elle avait perdu son chat. Sa fille et elle le cherchaient partout depuis plusieurs jours. Elle en avait même dit un mot à sa sœur : Véronique était persuadée que Bettina pouvait quelque chose pour retrouver le chat.

Sinon à quoi servirait d'avoir une sœur dans l'au-delà !

J'avais acquiescé : « Ç'aura au moins été une occasion pour toi de lui parler ! »

Véronique m'avait reprise : « Je lui parle souvent. »

Il suffisait de savoir que le chat était réapparu le lendemain, et de cette histoire on aurait tiré la conclusion hâtive que Véronique comptait au nombre des per-

sonnes qui entretenaient avec ces mammifères puissants et doux une relation privilégiée. Ce serait couper à la seconde histoire. À un dîner où Véronique et moi étions toutes deux invitées, elle m'avait parlé d'une chatte, blanche celle-là. Eva, assise de l'autre côté de Véronique, écoutait attentivement. La chatte blanche lui avait donné deux petits chats, un noir, nommé Figaro, et un blanc, dont je ne me souviens plus du nom. Les chatons avaient, hélas! la mauvaise idée de pisser partout, et même, un dimanche, jusque sur la nappe de la table familiale. Véronique s'était alors écriée de façon très mélodramatique : « C'est eux ou moi ! »

François – celui à l'inconscient archaïque – était allé chercher une carabine et avait tiré sur les chats. « C'est pour toi que j'ai fait ça ! » lui avait-il dit de façon solennelle en posant la carabine sur la table dominicale.

Véronique s'était alors tournée vers moi, puis vers Eva, et avait reconnu s'être montrée un peu maladroite. Le lendemain ou le surlendemain, elle avait proposé : « Eh ! si je faisais du lapin pour le dîner ? »

Un problème orthopédique

Véronique m'appelle de la charcuterie où elle travaille.

Sa voix est rauque, elle a beaucoup fumé, elle est énervée : elle a un problème avec ses pieds.

C'est son coach qui le lui a dit.

De retour à Paris – à quarante ans, si elle n'était pas comédienne dans les mois qui suivaient, elle aurait manqué sa vocation –, Véronique s'était inscrite à Pygmalion, une école de théâtre où on lui demandait de faire des diagonales. Les cours avaient lieu tous les après-midi. Pour les financer, Véronique ne pouvait compter que sur elle ; une charcuterie, rue des Abbesses, cherchait une employée. Véronique en est convaincue : tous les petits boulots sont profitables à une comédienne ; en l'occurrence, elle saurait découper proprement le jambon. Diagonale de rires, diagonale de pleurs, elle devait parcourir le plateau en riant ou en gémissant, ou en exprimant quelque autre émotion. Le registre était large. Mais, lorsque ç'avait été son tour... rien n'était sorti.

Aucune émotion n'avait traversé son corps.

Telle était l'évaluation que le coach avait fait de sa prestation. D'ailleurs elle avait un problème avec ses pieds : ils étaient tournés vers l'intérieur. Véronique le sait. Ostéopathe, musicothérapeute, professeur de yoga ou de danse indienne, tous le lui ont déjà dit : elle se tient de façon à prendre le moins de place possible.

Une figurante pudique

Je rejoins Véronique en terrasse.

Elle avait tourné une pub pour laquelle six cents figurants étaient nécessaires. J'avais appelé Isabelle quelques semaines auparavant et lui avait appris que Véronique était de retour, elle serait heureuse de faire de la figuration, Isabelle avait appelé la charcuterie et Véronique avait tourné un premier film publicitaire, Isabelle le lui avait dit : si elle se mettait dans les petits papiers du chef de file, celui-ci la rappellerait peut-être, elle ferait partie de son fichier. Véronique avait quitté la charcuterie. Peu lui importait d'être star, faire partie d'un fichier lui suffisait. J'en étais tombée d'accord avec elle : elle pourrait toujours glisser une note personnelle à l'intérieur d'un plan, y imprimer son style, laisser enfin sa personnalité s'exprimer librement. Véronique me dit que la chaleur était plombante sur le parking de la Villette, les répétitions pas payées, ce qui avait provoqué une vague de protestations parmi les figurants qui devaient être disponibles une semaine entière, même s'ils ne travaillaient qu'un seul jour réel, ou effectif. Pour s'assurer qu'ils ne s'absentaient pas entre le pointage du matin et celui du soir, une assistante pratiquait des sondages à l'aveugle en lançant des noms dans la foule au hasard.

Véronique s'était liée d'amitié.

Sa nouvelle amie s'appelait Anne.

Anne s'était blessée sur une tôle du parking. Elle avait mal et avait demandé à s'asseoir. L'assistante lui avait dit : « Ici tout le monde souffre, alors tu ne bouges pas ! » Certains parmi les figurants se mettaient en avant pour accéder au statut de silhouette. Les silhouettes reconnaissables dans la foule avaient un droit à l'image, rétribué sous forme forfaitaire. Elles étaient mieux payées.

Véronique me dit qu'elle refuse de jouer ce jeu.

Elle ne cherche pas à se mettre en avant.

Il y va de sa dignité de comédienne.

Et puis, un jour, en regardant la télévision, je tombe sur le fameux écran publicitaire. On ne voit effectivement pas Véronique dans le film, pour la simple et bonne raison que l'Espace Renault offre pour avantage à son propriétaire – le seul comédien identifiable – de faire le vide autour de lui. Dans cette voiture spacieuse et confortable, il est seul au monde, un monde dont les autres sont impitoyablement tenus à la marge : la foule des figurants, sans visage, s'écarte sur son passage.

Une pute féerique

Un samedi après-midi, je me rends au BHV où Véronique joue une fée pour une animation commerciale dans la période précédant les fêtes. Un haut-parleur annonce la présence des fées au troisième étage du magasin. J'emprunte les escaliers roulants. Je n'ai pas de mal à les repérer, car Véronique m'a prévenue de l'intention du plasticien-metteur en scène : briser l'image convenue de la fée (blonde aux traits délicats) et emprunter plutôt au travail des surréalistes en général, et de Duchamp en particulier, dans l'œuvre duquel le BHV a beaucoup compté. Véronique et ses compagnes sont habillées d'une salopette blanche de travail et d'une large ceinture de cuir à laquelle sont accrochés divers outils. Seule entorse aux consignes du plasticien-metteur en scène, Véronique a eu recours à l'aide d'un parfumeur conseil (au rez-de-chaussée) auquel elle a demandé un maquillage... à la Fanny Ardant, à qui elle pense ressembler : le résultat est un peu contrasté par rapport à la charte qui voulait que les fées soient à peine maquillées.

Elles sont cinq ou six à distribuer de petits sachets plastique dans lesquels sont glissés une plume ou des bonbons, et à offrir au client légèreté et/ou douceur. Véronique me voit, me présente Anne, échange quelques

mots avec les autres fées, se rend compte qu'elle meurt de soif, demande de l'eau, s'excuse auprès du metteur en scène pour le maquillage, cherche un mouchoir de papier, absorbe le trop-plein de fond de teint et de rouge, me remercie de ma visite, s'excuse de nouveau, auprès de moi cette fois, de n'avoir pas de temps à me consacrer, et, tout en me mettant un sachet de Haribo dans la main, me confie dans un souffle : « C'est comme si j'étais sur scène ! » Je suis sur le point d'emprunter l'escalier roulant lorsqu'elle me rattrape.

Un nuage de paillettes vole sous ses pas (je plaisante).

Véronique a un service à me demander. L'immeuble où elle habite est vieux et dégradé : l'isolation sonore laisse à désirer ; les voisins se plaignent du bruit, ils la traitent de pute et lui coupent l'eau (elle ne part pas de chez elle sans avoir fait des réserves ; il y a des bassines pleines dans tout l'appartement).

Je l'interroge du regard : que puis-je faire pour toi ?

Rien de compliqué ! Véronique me demande d'écrire une lettre qui lui servira de témoignage : elle n'est pas une pute !

Sur le quai de la station Hôtel de Ville, alors que j'attends un métro, en suçant une fraise, je me souviens qu'il lui est parfois arrivé de racoler dans la rue à Coglino, commune située à côté de Saint-Tropez où elle avait

habité quelques années : le directeur du cinéma refusait de passer le film si elle était seule dans la salle. Je me demande que faire d'une telle équivalence :

« fée = pute »,

et tâche de me souvenir si l'équivalence n'est pas précisément l'opération privilégiée par le spectacle pour lequel justement tout était équivalent (un spectacle de putes au BHV?).

Une téléopératrice mystique

Quelque temps plus tard, je suis occupée à classer les coupures de presse accumulées les dernières semaines, quand je reçois un nouvel appel de Véronique : la situation économique de la production française est mauvaise ; les films se tournent plus volontiers à l'étranger, surtout dans les pays de l'Est, où tout est moins cher, notamment les figurants.

Je lui prête de l'argent.

Avec lesquels elle fait l'acquisition d'un portable.

Elle vient d'être engagée comme agent commercial dans un cabinet immobilier dont le credo, Pour Vous Servir, se développe comme suit : « Les transactions immobilières les plus simples comportent une foule de détails à régler et que dire lorsque tout se complique : le professionnel se révèle alors un intermédiaire indispen-

Des puces dressées pour la guerre	129
The Raging Butterfly, la métaphore impossible	133
Et si nous n'allions plus aux enterrements	147
7 th November	161

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
Dépôt légal : mars 2004. N° 448 (00000)
Imprimé en France